

Le dialogue des sourds, ou de la misologie à la sortie du logos

Michel Deguy



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/fixxion/4684>

DOI : 10.4000/fixxion.4684

ISSN : 2295-9106

Éditeur

Ghent University

Édition imprimée

ISBN : 2033-7019

ISSN : 2033-7019

Référence électronique

Michel Deguy, « Le dialogue des sourds, ou de la misologie à la sortie du logos », *Revue critique de fixxion française contemporaine* [En ligne], 2 | 2011, mis en ligne le 15 juin 2011, consulté le 21 août 2023. URL : <http://journals.openedition.org/fixxion/4684> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/fixxion.4684>

Ce document a été généré automatiquement le 21 août 2023.



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Le dialogue des sourds, ou de la misologie à la sortie du logos

Michel Deguy

Philologie et misologie

- 1 À qui parler ? De quoi, en quoi, comment parler ? Plusieurs définitions et injonctions nous viennent du commencement grec ; et continuent à nous parler (de ce que parler veut dire) dans le grec que nous continuons d'entendre, langue et textes. Ainsi le fameux incipit de l'herméneutique aristotélicienne : *legein*, parler, c'est dire quelque chose (*péri tinos*) à quelqu'un (*tini*). C'est la définition de l'humanité de l'homme comme d'un vivant qui a le *logos* (*zoon logon echôn*). Un peu plus en amont, c'est le début du *Ménon* où Socrate, avant de parler au jeune domestique (*païs*), demandait s'il parle grec ou s'il est *barbaros*.
- 2 Éléments archaïques primordiaux, qu'en avertissement je place comme ingrédients de mon propos, auxquels j'ajoute cette citation fréquente de Hölderlin : "Depuis que nous sommes en dialogue [...]", d'interprétation multivoque, placée ici pour ainsi dire en exergue puisqu'en peu de pages il s'agit de se demander où nous en sommes avec le dialogue.
- 3 Peu de termes plus employés aujourd'hui, en toute circonstance et partout (c'est-à-dire en toute langue et dans l'esperanto du langage international), que celui-ci : dialogue. Tout différend – et je me borne à évoquer exemplairement ce qu'on appelle le social – en appelle immédiatement au *dialogue*. L'injonction liminaire, condition de possibilité, et suprême, en vue du compromis : "il faut dialoguer". Cependant les conditions de possibilité du dialogue dans la perspective imaginaire des clichés puissants, tel celui du "dialogue des cultures", ont évolué de telle sorte que, loin qu'on puisse ici ou là espérer les réunir, c'est plutôt les conditions d'impossibilité du dialogue que notre temps, orageux, amasse. Comme un tremblement de terre vient soudain boucher l'issue qu'on creusait depuis longtemps : version moderne du récit de Kleist. C'est cette situation que je désire évoquer.

- 4 La philosophie est (était) une philologie. Le *phileîn* grec, l'*amare* latin, passion inaugurale immédiatement contiguë à celle du *thaumazesthai* platonicien, ou *s'étonner* latin, ou *admiration* cartésienne, donnant cours à la thaumaturgie des œuvres, ou loquacités, philosophiques et poétiques. Cet amour suscitait aussitôt son contraire que Platon désigne déjà comme le pire ennemi : la misologie. Passion qui ne nomme pas tant la haine des beaux et vains discours, ou des artifices rhétoriques dont la critique et la surveillance, la crainte et la censure n'ont cessé de scander nos siècles de *Querelles* littéraires ; mais la haine du *logos*, la phobie du *legeîn* en tant que parler en langue(s), élément vernaculaire de la pensée, ou, comme dira tardivement Hegel, "milieu immédiat (!) du penser". Certes la *sophistique* fut l'ennemie de Platon ; les sophistes adversaires *dans* les dialogues, et la dialectique (synopsis et acribie – des Idées) la seule voie des philosophes. Mais rappelons-nous la puissance de l'*éloge*, de "l'éloge d'Hélène" de Gorgias : Hélène était la *preuve* de la force du discours, supérieure à la force physique, puisqu'elle n'avait été *enlevée* (*êrpazesthai*) que par l'éloquence persuasive de Pâris ! L'*engkômiastique*, cette eulogie inquiétante, ne peut être confondue avec la haine de la philosophie, la misologie que Platon pointe dans le *Phèdre* et *La République*.

Par ici la sortie

- 5 La mutation phénoménale en cours, véritable bifurcation de l'anthropomorphose, semble chercher à s'accomplir en tant que sortie du *logos*, sortie du milieu de la pensée vernaculaire que les Grecs nommaient *logikon*. Le langage des langues, élément immédiat (Hegel) de la pensée des êtres-parlants, est tenu aujourd'hui pour un médium, et *parmi d'autres*, peu à peu secondarisé, négligé, voire méprisé : l'*image*, au sens iconique technologique, est passée devant. À terme ce mouvement, ce glissement, quitte le *dia-legeîn*, dialogue et dialectique : sortie de la philosophie, si l'on veut. Et donc, pris sous l'angle de la *poétique*, la poésie quitte le milieu traditionnel (celui des *translationes studiorum*) du poème (oral, écrit, citable, récitable, vociférable, écrit en papier, diraient les communicants d'aujourd'hui). Le *logiciel* remplace le *logos* dans toutes les façons de parler (en particulier en politique), le numérique l'analogique (et autres stéréotypes) : l'intelligence artificielle (celle des robots ménagers, des drones etc.) quitte l'intellect agent – est devenue comparant (= modèle) pour comprendre l'intelligence mentale traditionnelle.
- 6 Dans notre langue, le *français* donc, un grand nombre de locutions familières font référence à la situation où le parler pour s'entretenir échoue, soit qu'il découvre une aporie locale, soit qu'il bute sur l'impossibilité de se tenir. Telles que "parler pour ne rien dire" ou "il n'y a personne à qui parler" ; ou "c'est un dialogue de sourds" ; et autres. Signes de découragement ? Mais toujours rémanait et permanait dans les situations dialogiques classiques une sorte de confiance et d'espérance de s'en sortir – par une reprise inlassable des *essais*. Et la littérature faisait même *dialoguer les morts*... Je prends ces expressions au sérieux dans leur littéralité, en les radicalisant ; et me propose d'envisager quelques-unes des nouvelles raisons (oui) de s'alarmer de l'impossibilité de faire confiance à l'issue dialogique des différends humains sans cesse aggravés comme si, s'enfermant sur elle-même dans des mises en boucle auto-blocantes de ses paradoxes, la raison venait buter sur elle-même, enclose et recluse dans son identité. La raison bute sur une identité dont la tautologie n'est pas la résolution. Ou : la complexité en général dans l'intrication et la surenchère de la complexion de ses *nœuds*

ne laisse peut-être plus qu'aux armes, disons à un principe extérieur tel celui de la force, le soin de trancher son embarras gordien.

- 7 Pour me projeter d'emblée à la *fin* de ce propos, je risquerais volontiers ceci que la mutation en cours qui emporte l'humanité dans une phase finale de son anthropomorphose (pour laquelle les formulations où il y va de la fin du monde sont souvent d'usage, superficiellement ou rigoureusement) se laisse condenser ainsi : c'est de la sortie du *logos* qu'il s'agit.
- 8 Je vais parcourir, et plutôt énumérer qu'exposer, quelques-unes des conjectures et quelques-uns des motifs qui donnent du poids à cette alerte – pour ne m'arrêter un peu plus suggestivement qu'à l'un, celui où il y va de la différence entre *dialectique* et *poétique*, c'est-à-dire entre contradiction et contrariété ; et où la fin de la philosophie, c'est-à-dire du logos dialectique, ouvre pourtant sur un rejeu de la pensée.

L'écologie est une "logie"

- 9 Et puisque l'écologie est une "logie", elle se trouve neutralisée par la misologie. Son alarme retentit de plus en plus fort mais, dialogale ou dialogique, elle rencontre une surdité qui récuse a priori ses discours.
- 10 La situation mondiale, dite de mondialisation, en est une où l'extrémisation catastrophique des contre-finalités de la technoscience ne laisserait de chance d'en sortir que si l'écologie s'emparait des commandes dans tous les domaines, à commencer, donc, par le politique. Or, loin que la *noosphère* enveloppe la sphère terrestre de notre séjour (*éthos*), comme le rêvait néologiquement Teilhard de Chardin, c'est plutôt la sortie du *logos* et donc de la noèse occidentale qui se fait pressentir. L'écologie n'a pas la puissance de transformer préventivement les conditions, puisque il lui faudrait persuader par les arguments d'une pré-vision, autrement dit un discours opérant les préparatifs d'une conversion mentale favorable au changement de "l'organisation des choses" (en termes contemporains : touchant à l'ordre économique de la production – consommation ou croissance). Elle n'a pas plus d'effet qu'une autre "logie"... Comment l'écologie pourrait-elle transformer le monde si la rationalité de la *possibilité* de ce changement échappe à l'ordre du logos, c'est-à-dire à la philosophie. La misologie – dont le mépris de l'intellectualité¹ est un aspect – ne peut recevoir l'écologie.

Des homonymies

- 11 On croit parler des mêmes choses, parce qu'on emploie les mêmes mots. Il n'en est rien. Les choses ont changé et changent, peut-être du tout au tout ; mais les mots ne changent pas, ou beaucoup plus lentement. L'homonymie est une des causes du *malentendu* complet et général. Un seul exemple ici, qui en enveloppe dix mille : la terminologie de la *culture* occulte homonymiquement la différence absolue du *culturel* qui, contrairement à l'opinion entretenue par les rubriques "culture" des journaux, n'est pas un élargissement démocratique de la culture ... "Différence absolue" veut dire telle qu'une plus grande ne peut se concevoir : comme du mort au vivant. Notre culture est la culture du *culturel*, et le vocabulaire de l'animation lui dissimule que l'animant-animé est un "vampirisé".

Les mots ne sont pas des phrases

- 12 Les contraintes (donc la technologie) de la communication, le règne mondial de la publicité, c'est-à-dire de la screenisation (et l'essence anti-dialectique du message sémiotique de la publicité, toutes choses dont je n'ai pas loisir ici d'esquisser l'analyse), et dix autres causes ont pour effet la tyrannie du mot, du mot isolé comme une marque – et non pas des phrases. Cet exemple : il arrive que des émissions télévisuelles soient dédiées à une thématique et à des échanges philosophiques : pendant que les deux parlent, l'interviewer et l'interviewé, un *terme* s'affiche en majuscules énormes sur l'écran, qui *signale* le x en cours. Le mot joue donc le rôle de ce qui est en commun et compréhensible, par exemple valeur ou éthique, etc... à la façon de ce que la "com" appelle un concept. Mais aucune phrase, aucune réflexion, aucune problématique. À l'extrême opposé de la signification que Jean-François Lyotard cherchait à donner à la *phrase* dans *Le Différend*. La doxa est gavée de grands mots, qui font croire au *même*, au bien-entendu, à l'éther d'un esprit commun où les mêmes significations circuleraient. Ajoutons que la néologie acronymique, entièrement *néo*, en ce que les acronymes ne sont pas des lexèmes, cancérisse le lexique d'une langue.
- 13 Les mots qui comptent aujourd'hui, permettant l'orientation et l'usage dans le néo-monde, fonctionnent souvent comme signes et signaux. Dans les mès, les textos, les pubs, ce sont ces acronymes globish substantivés qui désignent autre chose que les choses. Partant, le monde s'efface. Un écran est-il une chose ? iPad ou iPod, medium des mondialisés où apparaissent des trucs qui ne sont plus des choses. Une nanotechnologie n'est peut-être même plus un objet...². Moins il y a de choses, moins il y a de monde. Moins il y a de mots, moins il y a de monde.

De la publicité

- 14 Parlons un instant de la publicité. Elle ronge et détruit la logosphère, ou sphère des vérités. La publicité est mensongère, et ne peut pas ne pas l'être. Sa nocivité n'a pas été suffisamment appréciée. Je la juge terrifiante. Car elle remplace la recherche des vérités par la propagande assertorique d'énoncés ni vrais ni faux qui pandémisent la doxa en tant que "mon" opinion, qui "vaut bien la tienne" ! Le dessin animiste, le cartoon nippo-hollywoodien, est une féerie débile qui entretient une régression puérile à la mentalité magique ; une sorte de superstition. La violence exponentielle des films d'adultes fait le reste. Les jeux vidéo, massacres pour bagatelles, augmentent le temps mort en le putréfiant. L'École et la Maison sont envahies.
- 15 Ce qui se prépare alors ne serait rien de moins que la sortie du *logos* ou milieu de l'être-parlant, pensée, langue, parole, raison, médiation : telle "logicité" (*logikon*), qui n'est plus tenue aujourd'hui que pour un medium parmi d'autres laisse la place. Nous quittons la médiation – le dialogue, la dialectique... peut-être la philosophie, et la poésie, traditionnelles (la *tradition*...). Et, en ce cas, la "philosophie du langage ordinaire", ce tournant linguistique anglo-saxon, n'aura aidé qu'à préparer la réduction du langage et de ses langues à la communication/information et au traitement "neuronal" de la pensée cérébelleuse.

- 16 Alfred Jarry parlait de décervelage. Or c'est maintenant plutôt du cervelage qu'il s'agit, de l'encervelage (où passe un écho lointain de *servage* et d'*ensorcellement*) au sens contemporain neuronal des cerveaux : des dizaines de millions de petites masses cérébelleuses "captent" les émissions et se transforment en récepteurs à pixels.
- 17 L'écran est milliardaire ; le récepteur est milliardaire. Telle est la substance sociale. L'intelligence a changé de place – de sujet : le *comparant* (le *paramétron* de Protagoras) est passé du côté de l'intelligence des automates, des drones, des voitures ("intelligentes"). Fin de Protagoras : l'artificiel est la mesure de toutes choses, y compris l'homme. Mutation.

Qui exagère ?

- 18 Aux yeux de la façon de voir qualifiée de normale, la poétique surprend et désagrée en ceci qu'elle exagère - comme dit Monsieur de Guermantes à Swann qu'il ne veut pas voir mourant. On peut certes s'amuser de la publicité, tout en opinant cette réserve qu'il y en a trop. Mais la vision qui se met au service de l'écologie, car c'en est une, interprète - risquant tout sur des signes qui n'ont pas la valeur de signaux. J'ai parlé tout à l'heure de préparatifs. Quelque chose suit son cours, disait Beckett. Quelque chose se prépare, qui n'est pas une chose parmi d'autres, mais ce qui les apprécie, et les fait voir. Le signe fait signe vers ce qui en excède la signification ; autrement dit vers le sens : le sens, qu'on dit volontiers général, est ce qui ne fait jamais que s'annoncer, et d'une certaine manière ne sera jamais là, jamais circonscrit "en personne" dans un état de choses entièrement descriptible, advenu, donné, saisi. On pourrait recourir au vieux terme impressionnant de prophétique, s'il n'était trop fatigué par son emploi emphatique ; qu'on ramènerait alors à une sobre étymologie : le prophétisé est ce qui est montré à l'avance (pro-phäinesthai). L'utopie, par exemple, est une prophétie de bonheur - à laquelle personne ne se risque plus à croire. Le sens, irréductible à une somme de significations, est d'ordre musical, s'il est vrai que la musique est en excès sur la signification linguistique (comme son écriture étrangère à la structure du signe saussurien) - même si c'est toujours la parole, le parler de la pensée en langue qui recueille cet excès dans le commentaire, l'interprétation, l'accompagnement reliant le musical à tout ce qui est en sa compagnie, avec la musique.
- 19 Le signe en excès prophétique traite l'exemple comme ce qui montre, ce qui vaut aussi pour les autres choses, le reste, pour le tout, à telle transposition près. C'est donc une sorte de comparant général, de telle sorte que les autres choses, les cas ou circonstances qui passaient pour "n'avoir rien à voir avec ça" se rangent comme des comparés, dès lors apparentés entre eux - sous cette valeur métaphorante excessive. Ainsi de la médite et maudite publicité, dont il sera toujours loisible aux professionnels, aux zéloteurs et aux observateurs rassis de dire qu'elle ne corrompt en rien la langue ni la pensée ; et qu'on exagère... (voire, comme Robert Redeker naguère, qu'elle est le signe de la liberté).
- 20 Relier le disparate en vue de ce qui vient, qui ne sera jamais présent, en tant qu'annonce du sens, c'est la fonction de l'œuvre.

Dialectique et poétique

- 21 Du dialogue (du *dialogesthai* grec) ou en même temps que le dialogue, procède la dialectique. Le dialogue ne jouera plus au cours des siècles le rôle fondateur platonicien – même si le dialogisme entendu à la Bakhtine continue à transir les oeuvres philosophiques – mais toute l’histoire de la pensée occidentale consiste en une sorte de balancement du pôle optimisé de la dialectique à l’autre pôle où sa puissance d’illusion est critiquée (Kant ; Marx contre Hegel). Pour étayer cette proposition de jouer maintenant la poétique contre la dialectique, je prends ce biais : il y va de la différence entre contradiction et contrariété. La contradiction est affaire intérieure au logos (à la logique) ; la dialectique marche à la contradiction, si c’est la raison qui se contredit. Le réel est rationnel, assène Hegel ; la réalité du réel est logique, et la contingence (l’Histoire) se déploie en contradictions à l’intérieur de la diction, une dictée de l’Esprit absolu, qui s’enchaînent logiquement.
- 22 Or “il n’en est rien” (selon une expression aimée de Montaigne). Dans le réel il s’agit moins de contradictions que de contrariétés. La rationalité aime les contradictions ; mais la raison raisonnable (*phronésis*) aime les contraires. La contradiction, c’est le dialogue : le leurre du dialogue. Or tout est devenu a-dialogal : le dialogue ne peut rien, c’est ce que l’histoire nous révèle maintenant, à tous les niveaux : du privé au public, du social au politique.
- 23 Car il s’agit des contraires ; de ce qui contrarie l’être – contrariant, contrarié. L’être se donne (es gibt) en contraires, disloqués, déchirants, antipodiques. Il y a des contraires ; non pas les contraires : le compte n’est pas faisable. L’échéant se déploie en contrariétés butées, aléatoires, irréductibles. Pour reprendre les termes du grand livre de Reiner Schürman, l’hégémonie de l’être est brisée ; brisure, bris et débris. Il n’y a pas “hénologie”. On ne remontera pas à l’Un, pas plus que nous n’en descendons. La tâche : 1) expliciter et exposer ces contraires constitutifs distingués des contradictions, ou diction des contra dans leur emmêlement même : situer les contraires inconciliables ; 2) débrider la plaie de la brisure, paroxysmer les contraires, oxymoriser les paradoxes ; 3) et comme on ne peut pas réduire la fracture, à coups de compromis, appréhender simultanément (“comprendre”) les contraires par la pensée, en vue de les traiter dans la séquentialité temporelle, chrono-logique.
- 24 Si “nous sommes un dialogue” - quelque plurivoque que doit être l’herméneutique de ce dit hölderlinien fameux – cela signifie que l’élément logique où se forment les vérités se déploie en un inapaisable différend : l’Histoire des idées (ou de la vérité) recueille les phases de cette altercation incessante. Or à la fin le discord fécond consiste toujours en, ou porte sur, la vue de ce qui est le même pour l’un... ou au contraire pas du tout le même pour l’autre. Tel rapprochement, de deux ou plusieurs choses (“de deux choses l’une”, dit le stéréotype français de l’affrontement), ou comparaison - et on parlait volontiers en poétique d’image, avant que ce terme soit entièrement accaparé par le télévisuel -, cette affinité, ou cette ressemblance, cet “air de famille” etc. est-il juste ou non ? Le même est-il le même ou tout à fait autre ? La pensée s’est-elle aveuglée sur une différence altérante qui devrait interdire l’assimilation, ou au contraire l’analogie remonte-t-elle à une image qui peut assembler les différences sous un même ?

De l'altercation

- 25 Appelons sujet tout ensemble humain, un collectif, une société homogénéisée dans la conviction attisée de son intérêt, par exemple religieuse (il y en a d'autres, économiques par exemple, ou ethniques ou de culture...), que son procès de subjectivisation éloquent conduit à se poser en "première personne" (je, nous), à parler en interlocuteur dans les différends et le Différend – si par ce terme majuscule qui fait référence à la pensée de Lyotard je désigne la situation aporétique ou de blocage, général et local, où s'affrontent "pour le tout" les sujets en question (cet état de choses qui contraint de parler de "choc des civilisations" ou de "guerres de religion", et qui fait les uns et les autres recourir anachroniquement et violemment aux grandes interpellations archaïques et historiques, scolaires, de croisés ou de colonisateurs ou d'infidèles etc).
- 26 Il y va à chaque fois de la différence maximale, du tout autre dans le même, au sujet du même, c'est-à-dire dans le renversement spéculaire des mêmes mots (et donc, si nous songeons à l'esperanto de l'ONU, dans l'altercation en anglais). Nous avons les mêmes valeurs et le même usage de valeur, que chaque sujet jette à la tête des autres comme les siennes ("mes valeurs, mes valeurs !"), soit de paix, de justice, de prospérité, de liberté, et diamétralement opposées à celles des autres, lesquels sont donc logiquement des imposteurs faussaires qui usurpent un langage qu'ils ne devraient pas pouvoir parler.
- 27 Il y a du tout autre dans le même : situation d'énantiomorphie ou de symétrie en miroir... L'autre est mon image inversée. Or, nous le savons, le propre de cette situation en miroir est qu'elle se dissimule, si je puis dire, ou : n'est pas évidente. Quand je me regarde au miroir, j'oublie que ma gauche est devenue sa droite : je l'accuserais donc de se tromper et de fausseté totale s'il soutenait que ma droite était la gauche.
- 28 Cet exemple pour me faire comprendre : nous n'avons même pas l'horreur en commun, dans une ère où le témoignage de l'horreur fournit le critère décisif à la justice. Chacun est le terroriste de l'autre ; Israël est accusé de nazisme par Gaza. Et réciproquement, c'est-à-dire inversement. La réciprocité se mire instantanément en la collision, comme dans l'étouffement de la bousculade – cependant que pour tout sujet, innocent pour soi par définition, c'est l'autre qui a commencé cette subversion.
- 29 Il faudrait donc encore – et entre autres - revisiter pensivement les lieux auxquels je me contente maintenant de faire allusion comme à des titres de motifs à travailler : de l'incarcération du sujet moderne ; de la rivalité des idiomes enflammée par les nationalismes ivres de suffisance ; du recours au silence et à l'ineffable comme échappatoire (imaginez la Babel contemporaine avec des chambres de relaxation transcendante silencieuse à tous les étages...) ; ou, dans l'autre direction, par (?) le corps, le culte des sensations et des désirs, le bodybuilding et les compétitions d'athlétisme.

Et la traduction ?

- 30 La traduction n'y peut rien et se change en piège infernal. Nous ne pouvons aller au fond du Différend faute de "logie" qui nous y porte. Le dia-logue ne sert qu'à installer le jeu de miroir qui renforce l'antagonisme.

- 31 Le rêve de la traduction est celui d'une "translation" qui, par superposition sans reste d'un mot sur un mot (un mot de la langue de départ et un mot de la langue d'arrivée), mot à mot, mot pour mot, ferait apparaître un même, une valence garantissant l'équivalence, un mot-idée transposable d'une langue quelconque à l'autre (jus, justitia, dikê, justice, etc). La translation géométrique, principe de superposition soutenant le cas d'égalité, nous égare ; elle est impossible en langue : il n'y a pas même, par intersection des ensembles sémiologiques des mots, un petit sous-ensemble commun non vide. La traduction fait plutôt apparaître l'absence de sème minimal commun permettant d'hypostasier une pensée du même transmissible d'une langue à l'autre - d'autant moins que la traduction ne consiste pas en le saut d'un mot à un autre (comme nous l'induirait à l'imaginer l'usage du dictionnaire à la manœuvre au cours du traduire), mais d'une phrase à une autre, c'est-à-dire d'une syntaxe à une autre, sans le moindre espoir de superposition malgré je ne sais quel rêve de grammaire universelle. À moins que la réalisation technologique d'un esperanto appareillant effectivement des machines à traduire de plus en plus complexes et perfectionnées ne prescrive peu à peu à l'avance une conformation des langues en devenir pour cette "traduction machinique universelle" - assurant en temps réel la possibilité des transactions commerciales dans une économie mondialisée.
- 32 Bien d'autres considérations demanderaient à être prises en charge méditativement dans cette interrogation générale sur l'impossibilité de s'entendre, dialogiquement, c'est-à-dire sur et dans l'amphibologie recelée par le terme français entendre : nous ne nous entendons pas parce qu'entendant ta langue, je ne t'entends pas. Le mérite de cette hyperbolisation du malentendu, que beaucoup estimeront portée à l'excès, consiste à surexposer l'extrême difficulté du s'entrepenser humain, en débusquant jusque dans les recoins les plus sombres toute illusion de surmonter les obstacles par approximations des bonnes volontés : le tout, bien sûr, en vue de continuer à tout prix à s'efforcer de s'entendre : s'il y a une issue de secours, c'est par où il n'y a pas d'issue - leçon de l'aporie.

Vers la tolérance

- 33 L'heure n'est pas à l'amour. Peut-être même pas à l'empathie. Mais à la tolérance, à la laïcité : repensées, reliées à de nouvelles choses par de l'être-comme, par des fables. Repenser ne veut pas dire refonder ; mais chercher, dirait Baudelaire, des correspondances - et bien ailleurs que dans les sensations. La tolérance portée à l'absolu, qu'est-ce ?
- 34 L'heure est à l'urgence de ne pas se haïr, de ne pas se détruire. Repartons, pour essayer, de saint Paul, je veux dire de la Loi. Repartons du "Aimez-vous"... retraduit. Paul redonne la Loi : "Aimez-vous les uns les autres" ; ce qui en traduction, c'est-à-dire en compréhension commune doxale moderne, en opinion psychologique approuvée, n'a aucun sens. Rien de ce qu'un contemporain peut agiter (co-agiter, cogiter) dans la synonymie d'aimer ne correspond à ce que Paul entendait. D'abord reprendre la chaîne des traductions, de l'araméen au grec, latin, français, dans les contextes ; comment aimer était-il entendu ? Le "comme soi-même", au milieu de la sentence, en médiation, donne-t-il la mesure ? S'aime-t-on soi-même ? La psychanalyse a "complexé" cette belle simplicité... Disons qu'on tient à sa vie : la vie tient à elle-même, c'est sa définition ; elle est pronomiale - instinct de conservation, horreur de la mort, vœu fou de longévité et

d'immortalité, narcissisme freudien... Donc il s'agirait de s'intéresser à la vie (à la non-mort) des autres. Le plus important de la sentence semble être : "les uns les autres" ; les uns comme les autres, comme moi... Que contient (en réserve de paraphrases) ce court-circuit syntagmatique : "les uns les autres" ? La chaîne tient au sujet - de prochain en prochain. L'aimez-vous paulinien est ce changement d'inflexion apporté au précepte mosaïque du "tu ne tueras point". Si l'homicide est le mode ancestral de la relation à l'autre, mythologique puis tragique, comment sortir du mythe et sortir de la tragédie ? L'homicide s'étend à tout, de génocide en géocide. Comment l'entraver ? Si le sacrifice fut la chance (le "hasard") de renverser l'homicide en concorde (cf. La Violence et le sacré de René Girard), comment transformer le mécanisme, lui-même d'abord explicite et reçu de tous, en tolérance ?

- 35 Traduire veut dire ceci : penser d'emblée en plusieurs langues, hors raison universelle ou universel facile - en pensée multivoque d'entrée de jeu, pensée en flèches centrifuges perçant l'inhospitalière refermeture sur soi de l'entre-soi idiomatique : pour en penser plus que le je-n'en-pense-pas-moins du tacite cela-va-de-soi des homophones. Ne leur pardonnez pas, car ils ne savent pas ce qu'ils pensent.
- 36 S'il ne peut y avoir de philosophie commune (*philosophia perennis*), c'est l'échange des apologues, fables, paraboles, figurations, dans l'apposition offerte des contes, les échanges des romans, grands et petits récits, grâce à la traduction ordinaire infiniment multipliée aujourd'hui, qui est peut-être la seule perspective pour un "entendez-vous mieux les uns les autres".

NOTES

1. Les signatures de "philosophes" se multiplient dans les périodiques. Edgar Morin montre "la voie" (Fayard, 2011), et son élocution à chaque fois se termine par un avis d'urgence ("il est plus tard que tu ne penses"). Comment ne serait-ce pas "en vain" ? Il n'est même pas assuré encore que les catastrophes bien réelles (Fukushima) ouvrent les yeux.
2. Cf. le numéro 764 de *Critique*.

RÉSUMÉS

Ce texte présente une interrogation générale sur l'impossibilité de s'entendre, dialogiquement, c'est-à-dire sur et dans l'amphibologie recelée par le terme français *entendre* : nous ne nous entendons pas parce qu'entendant ta langue, je ne t'entends pas. Le mérite de cette hyperbolisation du malentendu consiste à surexposer l'extrême difficulté du s'entendre humain, en débusquant toute illusion de surmonter les obstacles par approximations des bonnes

volontés en vue de continuer à tout prix à s'efforcer de s'entendre. Il n'y a pas d'issue – leçon de l'aporie.

INDEX

Mots-clés : Dialogue, philologie vs. Misologie, anthropomorphose, contradictions et contrariétés

AUTEUR

MICHEL DEGUY

Professeur émérite Université de Paris VIII